

A portrait of Guillaume de Fonclare, a man with short grey hair, glasses, and a grey scarf, standing outdoors in a wooded area. The background shows green trees and a grassy field.

Propos recueillis par Gérard HAYOIS

Guillaume de Fonclare a dirigé entre 2006 et 2010 l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, en Picardie (France). Après trois récits et un roman, il a publié l'an dernier *Ce nom qu'à Dieu ils donnent*, où il raconte sa retraite de près de deux mois en quête de Dieu. Depuis l'automne 2019, il est chroniqueur au quotidien *La Croix*.

Guillaume de FONCLARE

« JE SUIS UN CHRÉTIEN INACHEVÉ »

— ***Vous vous définissiez comme rationaliste, de gauche et athée pratiquant. Pourquoi vous êtes-vous alors retiré dans une maison loin de chez vous pour réfléchir sur le sens de la vie et la question de Dieu ?***

— Depuis longtemps, j'avais le projet d'amener de grands témoins, des gens d'une certaine notoriété sur les champs de bataille de la guerre de 1914-1918, ces endroits qui renvoient à notre finitude, à qui on est, à ce que l'on espère. Et de les faire alors réagir, les interroger sur le sens de la vie, leur rapport ou non à une transcendance. Pour des tas de raisons, cela ne s'est pas fait. J'ai finalement décidé d'écrire ce livre en m'interrogeant moi-même et en allant seul dans un endroit pour me coltiner avec l'idée de Dieu. J'ai trouvé une résidence d'écrivain dans le Quercy.

— ***Votre livre suit votre cheminement progressif. Dans les premiers jours, votre quête est essentiellement intellectuelle : vous cherchez des réponses dans les livres, sur internet, en analysant les arguments pour et contre l'existence de Dieu.***

— Oui, j'ai d'abord essayé de chercher à en savoir plus sur le processus de l'évolution de la vie sur Terre ou sur les expériences de mort imminente. Pour moi, l'argument suprême contre l'existence de Dieu était que la plupart des scientifiques de très haut niveau n'y croyaient pas. Mais durant ce séjour, j'ai découvert que des scientifiques de valeur sont restés très croyants, tout en faisant des études très poussées. Cela m'a favorablement surpris.

— ***Des éléments de l'ordre de l'expérience sensible vont ensuite être importants...***

— Les arguments rationnels pour ou contre l'existence de Dieu parlent à la tête. Mais il y a surtout ce que j'ai expérimenté, vécu au quotidien et que j'ai noté au fil des jours. J'étais là-bas au printemps, dans un endroit où la nature est très sauvage, très dense, très forte, où l'homme intervient très peu, et c'est extraordinaire de voir cette renaissance de la nature. Cela m'a beaucoup touché, troublé, interrogé. Outre la présence forte de la nature, le silence autour de moi, la méditation que je pratiquais ont favorisé mon évolution personnelle. J'ai aussi réécouté certains morceaux de musique qui m'ont porté haut, comme le concerto n°2 de Rachmaninov. Et j'ai fréquenté silencieusement certaines églises, surtout romanes, où j'aimais allumer un cierge. Là, on se dit que pour faire de tels chefs-d'œuvre, ces gens devaient être vraiment habités par plus grand qu'eux.

— ***D'autres évènements vous ont influencé au cours de votre évolution spirituelle ?***

— Avant ce séjour, la rencontre en profondeur de quelques proches et amis chrétiens a été marquante. Ils ont été pour moi comme des jalons qui éclairaient ma route, des phares qui montrent où aller. J'ai eu la chance de rencontrer ces

croyants qui m'ont toujours présenté leur foi de manière très naturelle, mais sans essayer de m'embrigader ou de me donner des conseils pour agir. Cela m'a beaucoup touché. Grâce à eux, j'ai découvert qu'on pouvait vivre sa foi de manière très sincère, incarnée, continuer à être dans la vie active, sans s'en remettre complètement à des dogmes. Et en même temps tirer des enseignements de la manière dont la religion chrétienne propose de vivre. On rencontre des gens qui vont à la messe, mais continuent à faire les pires turpitudes. D'autres, au contraire, font de ce moment quelque chose de très profond et essayent le reste de la semaine d'en vivre concrètement.

« Je me suis rendu compte qu'il y avait en moi quelque chose qui n'était pas là au départ. »

— ***À la suite de ces semaines de retraite, peut-on dire que vous avez vécu une conversion ?***

— Il n'y a pas eu d'évènement spectaculaire, mais, un moment, je me suis rendu compte qu'il y avait en moi quelque chose qui n'était pas là au départ, qui me tirait vers le haut, qui me dépassait. Une chose non intellectuelle, une présence réconfortante. Ensuite, la question de la mort, jusqu'alors présente chez moi, est devenue secondaire, ne m'intéressait plus. On peut parler d'une conversion, mais alors progressive.

— ***Il a fallu une sorte de lâcher-prise ?***

— Tout à fait. J'ai abandonné cette colère qui était en moi, cette idée que Dieu m'avait joué un sale tour quand j'ai perdu mon père à l'âge de dix ans, puis la foi, devenu adulte. Je suis maintenant un renaissant à la foi.

— ***Vous vous définissiez comme athée pratiquant. Or vous venez d'un milieu chrétien...***

— Mon père venait d'une famille catholique. Il a rencontré ma mère divorcée avec un enfant et ils ont mal vécu le fait que, dans la paroisse où nous vivions près de Valence, ma mère ne pouvait pas communier à la messe, alors que son divorce n'était pas de son fait. En discutant avec des amis protestants, en allant quelques fois au temple, ils ont finalement décidé de rejoindre l'Église protestante où cette exclusion n'existe pas. J'ai donc été baptisé catholique, j'ai suivi le catéchisme, puis, vers sept ans, je suis devenu protestant avec ma famille.

— ***Vous avez néanmoins pris vos distances avec la religion...***

— Si j'ai perdu la foi, c'est parce que je l'ai eue de manière intense vers dix-neuf ans, avec le sentiment d'être habité par quelque chose ou quelqu'un de plus grand que moi. Mais ce sentiment a disparu. Inconsciemment, je crois que j'en ai voulu à Dieu de m'avoir en quelque sorte donné la foi et de

l'avoir reprise. Je suis devenu agnostique et puis athée de combat, virulent.

— **La mort accidentelle de votre père aviateur, alors que vous étiez enfant, a-t-elle contribué à cette distance ?**

— Ce décès a été pour moi une grande interrogation sur le plan spirituel. Je suis resté protestant, j'ai fait ma confirmation, étudié les Écritures et je

suis resté dans cette communauté. Puis, progressivement, je n'ai plus été très croyant et quand j'ai quitté la Provence pour la Picardie à l'âge de vingt-sept ans, ce changement complet de vie a entraîné chez moi une rupture avec la religion.

— **On peut perdre totalement la foi ou alors ne pas adhérer complètement à**

des éléments du Credo, comme la divinité de Jésus ou sa résurrection... ?

— Cela a été mon cas. J'ai toujours eu du mal avec l'idée de la divinité de Jésus, tout en ayant pour lui un attachement profond. J'adhère à sa personne, à son message, à la morale qu'il propose. J'assume l'adjectif de chrétien, mais je suis un chrétien inachevé.

— **Pour quelles raisons avez-vous fait des études d'histoire ?**

— Ces études sont l'une des manières de s'intéresser aux hommes et au sens de la vie. J'essaye particulièrement de comprendre les grandes évolutions de la vision du monde pour des populations, d'une époque à l'autre, par exemple du Moyen-Âge à la Renaissance.

— **Après vingt-cinq ans en Picardie, vous retournez vivre en Provence. Comment avez-vous apprécié cette région ?**

— J'ai vécu ici dans un monde essentiellement rural, marqué par les guerres et les invasions, plutôt fermé par rapport à la convivialité des gens du sud. Cette période a été fondatrice pour moi, elle m'a enrichi sur le plan personnel. Je suis devenu un adulte plus confiant. J'ai aussi attrapé une maladie invalidante qui m'a profondément transformé. J'étais quelqu'un d'assez carriériste qui voulait réussir professionnellement et financièrement. Je crois que je suis devenu plus posé, davantage dans le présent, plus confiant et amoureux de la vie.

— **Comme directeur de L'Historial de la Grande Guerre, vous avez pu aussi réfléchir à la façon dont les combattants et les civils ont fait face à la guerre et ses atrocités...**

— Ce qui m'a le plus marqué, c'est la violence partout, à la fois dans les combats, mais aussi dans la façon de considérer l'ennemi comme le mal absolu, d'expliquer par la religion qu'il s'agit d'un combat entre le Bien et le Mal. J'ai été aussi frappé par la capacité de résilience après la guerre. On a reconstruit. On est reparti, avec le sentiment d'un deuil qui ne pourrait jamais être complètement effacé. Et qui, aujourd'hui encore, est toujours présent par le souvenir, même d'aïeux d'il y a quatre ou cinq générations et toujours présents dans les mémoires.

— **Souffrance aussi des combattants s'adressant à un Dieu qui ne semble pas répondre...**

— Pour moi, ces guerres sont des histoires d'hommes dans lesquelles Dieu n'intervient pas. On pourrait croire que, face à ce Dieu qui ne répond pas, le sentiment religieux s'atténuerait. Les historiens ont au contraire constaté que, durant ces périodes, la religiosité était très présente. Face à l'horreur, on s'adresse à plus grand que soi et on espère qu'il viendra nous sauver si jamais le malheur s'abattait sur nous.

— **Aujourd'hui, ce sentiment d'une présence qui vous habitait lors de votre retraite est-il toujours là ?**

— Je suis toujours dans le même état d'âme ou d'esprit, animé d'un sentiment de gratitude et d'une présence bienveillante, déterminé à continuer à chercher. Si rien n'a changé sur ce point, je ressens qu'il me manque maintenant une communauté. En rentrant en Provence, je vais m'y atteler. Il est difficile de vivre sa foi de manière strictement individuelle. J'ai, au minimum, besoin d'échanger avec des amis sur ces questions. Je souhaite rejoindre une communauté protestante, en expliquant bien mes limites et mes questions toujours présentes. J'ai une foi protéiforme, mosaïque, comme beaucoup de gens aujourd'hui.

— **Pourquoi ce titre de votre livre, Ce nom qu'à Dieu ils donnent ?**

— Il m'est venu comme cela, sans chercher. L'idée est que chacun a une façon personnelle d'interpeller, de nommer Dieu et de vivre sa foi.

— **Et vous, Dieu, comment le nommeriez-vous ?**

— Je pourrais peut-être l'appeler « présence bienveillante ». Je pense plutôt à lui comme le grand ordonnateur, quelqu'un de très aimant qui me laisse un libre arbitre. Je n'ai pas la foi du charbonnier. J'essaye de ressentir cette parcelle de divin que j'ai en moi, douceur, lumière. C'est cela ma découverte, quelque chose d'intérieur. Personnellement, je ne m'adresse pas à Dieu. Je ne lui fais pas de demande, mais je rends grâce.

— **Depuis octobre 2019, vous tenez une chronique hebdomadaire le lundi dans le quotidien français La Croix...**

— J'ai été sollicité après la publication de mon livre. Au début, je n'étais pas très à l'aise parce que je n'avais pas pratiqué ce genre d'écriture. C'est pourtant un exercice que j'apprécie maintenant, tout comme la liberté qu'on me laisse et cette recherche d'un ton personnel. J'essaye d'être dans l'actualité avec un angle particulier, où les lecteurs peuvent se retrouver, avec une dimension où la spiritualité au sens large peut être présente.

— **Vous avez d'autres livres en perspective ?**

— Dans *Le bel obus*, mon dernier livre, il est question de la confrontation entre cette arme et des hommes ordinaires. Je suis en train d'en écrire un sur le mouvement des gilets jaunes en Picardie. Des gens de mon village en sont. Je les ai rencontrés et j'essaye d'en dire quelque chose que les autres n'ont pas dit, quelle est leur vie, d'où vient leur colère, pourquoi elle s'incarne de cette façon. Un autre livre est en cours sur ceux qu'on appelle "les invisibles de la République", ces jeunes sans emploi ni inscrits au chômage ni en formation, qui sont hors radar. On m'a également demandé d'écrire un livre sur la bienveillance, une très belle vertu, même si Macron l'a mise à toutes les sauces et que l'idée est un peu galvaudée. ■



Guillaume de FONCLARE, *Ce nom qu'à Dieu ils donnent*, Paris, Éditions Stock, 2019. Prix : 18,90€. Via *L'appel* : - 5% = 17,96€.